

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La leçon des Russes

Yvon Rivard

Volume 21, numéro 2 (122), mars-avril 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60141ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Rivard, Y. (1979). La leçon des Russes. *Liberté*, 21(2), 3–5.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1979

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Tribune

YVON RIVARD

La leçon des Russes

Je doute fort que cet éditorial (?) que je m'apprête à rédiger réponde au désir qui a présidé à la création de cette tribune, à savoir « combler un vide criant dans le domaine de la pensée québécoise » (LIBERTÉ, mai/juin 1978). Le vide appelle le vide, tel est le danger auquel s'expose qui veut penser, danger encore plus grand si la victoire propitiatoire n'a pu délimiter avec précision le gouffre qui la sollicite. Premier aveu : depuis quelques jours, je suis prisonnier de trois questions qui, hélas, occultent même celles (sans doute plus importantes) de l'avenir politique du Québec ou de l'Iran. Un : comment les Russes ont-ils pu vaincre les étoiles de la L.N.H. ? Deux : faut-il choisir d'aimer les femmes ou les connaître ? Trois : comment puis-je continuer d'écrire si je ne peux répondre aux interrogations précédentes ?

Dans son *Traité du Zen et de l'entretien des motocyclettes*, R. M. Pirsig formule ainsi la différence entre le classique et le romantique : « Le style romantique est inspiration, imagination, création, intuition ; les sentiments l'emportent sur les faits (...). Par contraste, l'esprit classique accepte d'être régi par la raison et par des lois qui représentent elles-mêmes les structures internes de la pensée et du comportement. » Second aveu : je suis un romantique qui n'aime pas perdre. Autrement dit, je suis la proie d'un double mouvement contradictoire en vertu duquel j'aspire à la victoire et dédaigne, par une orgueilleuse inconscience que j'assimile à l'inspiration, d'en connaître les règles. Vieux débat, je sais bien (gnose et mysticisme, regard et chant d'Orphée, apollinien et dyonisiaque, etc.) que celui qui oppose la pensée à la vie, les hasards de l'une aux itinéraires de l'autre. Mais pour que le débat soit fécond, que la tension soit créatrice, ne faut-il pas sans cesse donner des armes à l'ennemi ?

J'aurais aimé que nos hockeyeurs l'emportent, mais une défaite des Russes m'aurait blessé davantage. Car je sens de plus en plus que ma force est aussi ma faiblesse, bref que je suis québécois, c'est-à-dire un être qui doit maintenant sacrifier l'instinct. Si nous vivons encore l'attente du génie et risquons de l'attendre longtemps, c'est que cette attente nous fournit une sorte d'immunité historique (dont ne pouvaient jouir les étoiles, ne l'oublions pas) qui tend à excuser, sinon à magnifier tous les retards (jeune littérature ou vieillissement précoce ?). Kafka l'a écrit, les Russes l'ont prouvé : le talent est le pire obstacle, il faut passer du « je » au « il ». Je ne prétends pas que le génie soit affaire de recettes, mais je constate que le risque inhérent à toute œuvre véritable consiste à maîtriser, sans l'abolir, l'élan initial. Voilà pourquoi j'ai évoqué la notion de sacrifice : rituel d'offrande ou de soumission à une force plus grande. Les joueurs russes, c'est évident, sont tous des adeptes du tantrisme. Guy Lafleur fut un jeune dieu jusqu'à ce que des milliers de téléspectateurs découvrent l'Olympe.

Il est temps de reconnaître que le mythe du talent naturel comme celui de la sincérité en art ne nourrit que des

oeuvres prometteuses bien décidées à le rester. M'objectera-t-on que le jeu des Russes est trop mécanique, manque d'imagination ? A cela je répondrai qu'il n'y a rien de plus répétitif que la soi-disant improvisation de l'instinct. Je n'ai pas lu tout ce qui s'est publié au Québec depuis dix ans, mais j'ai vu les matches de la Coupe du Défi : s'essouffler à vouloir rattraper ce dont on s'est débarrassé avant même de l'avoir eu en sa possession (il lance dans le coin de la patinoire et ce geste lui sera refusé : heureusement qu'il y a des arbitres et des femmes difficiles !), c'est d'une telle esthétique que procèdent le hockey amateur et les journaux intimes d'adolescents frustrés.

André Belleau dénonçait dernièrement dans cette tribune l'intégration de la culture commerciale de masse à l'institution artistique. Il a raison mais il faudrait, à mon avis, inverser les données du problème : si les chansonniers sont, ici, considérés comme des poètes, ne serait-ce pas précisément qu'une trop faible distance sépare les uns des autres ? Je sais qu'une telle hypothèse est énorme, qu'elle ne rend pas justice à tous nos classiques des années 60, qu'elle est injurieuse pour tous les membres de l'union des écrivains... mais je n'y peux rien, les Russes m'ont rendu malade, aucune coupe Stanley ne me fera oublier la coupe du Défi, et cette femme ravissante qui s'offre à moi, je ne peux m'empêcher de vouloir lui résister par amour du style, par fidélité à cette exigence qui me condamne désormais à ne pouvoir jouir que d'un désir maîtrisé.